

Le Monde

1^{er} avril 2010

L'écrivain Pascal Garnier est mort, à 60 ans, d'un cancer du pancréas, le 5 mars, à l'hôpital de Valence. Né à Paris le 4 juillet 1949, il était l'auteur d'une trentaine de nouvelles et de romans noirs, fraternels et monstrueux, ainsi que de très nombreux textes pour la jeunesse. Il avait choisi l'écriture après une longue errance. Dès l'âge de 16 ans, il s'était séparé d'une enfance « pas vilaine » passée dans le 13^e arrondissement de Paris, puis à Puteaux et à Versailles, de la blanchisserie familiale et de parents « plutôt gentils ». Grèce, Turquie, Moyen-Orient, Asie : il fera la route un peu plus de dix années. À son retour en France, entre mille petits boulots, il tourne avec des groupes de rock, rédige pour eux des paroles de chansons et commence à écrire, à l'arraché, des textes courts. C'est au milieu des années 1980 qu'il va publier. Gilles Vaugeois, un libraire parisien du 14^e arrondissement, imprime deux de ses nouvelles (*Contes gouttes*, L'Entreligne, 1985) dans ce qu'il appelle ses « 45 tours littéraires ». Le volume tombe sous les yeux de Paul Otchakovsky-Laurens, qui éditera un recueil (*L'Année sabbatique*, POL, 1986), suivi d'un autre, *Surclassement*, l'année suivante. Son premier roman (*Le Pain de la veille*, L'Entreligne) sort chez Vaugeois, en 1989. Pascal Garnier ne cessera plus d'écrire. Ses livres forment une suite de narrations à l'humour grinçant, d'une humanité sombre, désespérée, mais toujours profondément tendres. Il met en scène tout un ordinaire qui bascule, pour un rien, vers l'horreur. La maison d'édition Zulma, où il a publié dix titres, dont le dernier, *Le Grand Loin*, en janvier, fera reparaître, en mai, trois de ses textes anciens. Pascal Garnier, qui vivait en Ardèche, était aussi peintre.

Xavier Houssin



PASCAL GARNIER EST MORT

Le romancier Pascal Garnier est mort vendredi d'un cancer foudroyant, à l'âge de 61 ans. Il a rejoint *«le Grand loin*, titre prémonitoire de son dernier roman, publié il y a deux mois. Garnier, c'était un concentré de noirceur percé de flashes de lumière, une carcasse usée par les excès de drogue et d'alcool, une voix cassée et traînante matinée d'un accent parigot chopé dans la blanchisserie familiale de Puteaux, et surtout une plume unique qui vous glaçait et vous électrisait à la fois. Un humour féroce qui tempérerait la désespérance de son univers, des villes de province à la Chabrol où sourdaient l'amertume et la méchanceté. Nous l'avions rencontré en mai dernier pour un portrait dans *Libération* (9 juillet 2009). Derrière l'apparence désabusée se cachait une sensibilité à fleur de peau, une fascination pour la vieillesse et la mort, omniprésentes dans ses romans. *«Je ne supporte pas de vieillir, nous avait-il confié. On devient moche, on a mal partout et on va mourir bientôt. En même temps, l'intérêt d'être vieux, c'est qu'on peut tout se permettre, on redevient ce qu'on a été.»* Après avoir bourlingué, il s'était installé auprès de sa quatrième femme en Ardèche, où il peignait et écrivait beaucoup. Sa productivité est la grande chance des lecteurs qui l'aimaient: *«Nous avons au moins deux manuscrits inédits»*, nous a confié son éditeur Serge Safran (Zulma) qui publie par ailleurs en mai une anthologie: *Les Insulaires*.
Alexandra Schwartzbrod

Vendredi 12 mars 2010

HOMMAGE

Le pari de Pascal (Garnier)

Tout s'était joué vers l'âge de 35 ans pour Pascal Garnier, mort d'un cancer-éclair, à 60 ans, le 5 mars à Valence. Au terme de vingt années d'errances au propre et au figuré, de bourlingue et de rock'n'roll, Pascal Garnier s'était rendu compte qu'il n'était pas fait pour être père de famille ni pop star. Cette dernière expérience, en revanche, lui a donné le goût de l'écriture. Garnier fait alors le grand saut. *L'année sabbatique*, son premier livre, un recueil de nouvelles, paraît en 1986, chez P.O.L. Ensuite, il passera au polar, puis au roman tout court. Tentant de mettre des mots sur un profond malaise, vécu dès l'adolescence : « On m'a vendu le monde sans mode d'emploi et on a abusé de mon innocence par le



Pascal Garnier.

biais d'une publicité mensongère», disait-il dans un de ses rares textes autobiographiques. Sa vie, sinon, il la mettait dans ses livres, avec leurs héros décalés, drôles et tristes souvent, tendres toujours. Le dernier, *Le grand loin*, était paru en janvier dernier chez Zulma, son principal éditeur depuis dix ans. L'histoire d'une dérive vers le Sud de deux paumés, un père placide et sa fille psychopathe. En mai prochain, Zulma rééditera en un volume ses trois thrillers des années 1990, parus au Fleuve noir : *La place du mort*, *Les insulaires* et *Trop près du bord*. Ensuite, il y aura les deux inédits que Garnier avait eu le temps d'achever. Il aimait à citer cette phrase de Pessoa : « La littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas. » JEAN-CLAUDE PERRIER

Avril 2010

En exil

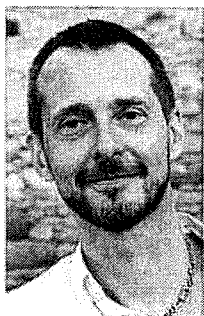
Par JOSEPH MACÉ-SCARON

Habiter sa langue en poète et être étranger dans son propre pays. L'écrivain est présent tout en séjournant dans le dehors du monde, comme nous le rappelle un récent colloque de Cerisy dont on vient de publier les actes⁽¹⁾. L'exil est un territoire littéraire. Tous les personnages de Kafka sont des exilés : Karl Rossmann en Amérique, l'arpenteur, et aussi Joseph K., exilé par son procès dans sa propre chambre, sa propre ville. Exilé lui-même à Paris, Walter Benjamin relisait Kafka, et surtout Proust.

Dans une lettre adressée à Adorno en mai 1940, Benjamin relève le célèbre passage de *Sodome et Gomorrhe* où « la complicité entre invertis est comparée à la constellation particulière qui détermine le comportement des juifs entre eux ». Et de souligner combien Proust eut l'intelligence de comprendre la structure précaire de l'assimilation, combien ce sentiment est très profondément enfoui (mais non pas inconscient pour autant) au cœur de *La Recherche*.

Demain s'est écrit hier. Il fut un temps, pas si éloigné, où la France accueillait à chaque secousse politique des dizaines de milliers de réfugiés. Parmi eux, on comptait, bien sûr, nombre de romanciers, de poètes, de dramaturges, d'artistes. Dès le XIX^e siècle, Paris était devenu la terre d'asile pour des Allemands comme Heinrich Heine, mais aussi pour des Polonais, des Arméniens, des Grecs, des Italiens. Dans les années 1930, un poète russe, rédacteur d'une importante revue de l'immigration russe, *Sovremennyye zapiski*, pouvait entamer son exposé lors d'une réunion littéraire en affirmant : « La capitale culturelle de la Russie est désormais Paris. » À la même époque, Nabokov, qui fut un des rares grands écrivains émigrés à rester longtemps à Berlin, vint à Paris. Avant de passer au crible les maîtres russes du XIX^e siècle, il se lança dans une polémique acharnée

« Ne s'évadent que ceux qui sont incarcérés, et d'une certaine manière c'est mon cas. Je n'ai plus le choix, ma seule issue c'est le format 21 x 27 d'une page blanche. »
PASCAL GARNIER



contre les écrivains du Grand Siècle français. Cet exilé s'inscrivait ainsi dans une tradition littéraire, il se créait une généalogie française.

Pascal Garnier vient de rejoindre *Le Grand Loin* (titre de son dernier roman, paru en janvier dernier chez Zulma). Il a su nous rendre proches de son univers noir, nous serrer le cœur en mettant en scène avec des mots familiers mais justes, et des silences

qui l'étaient encore plus, des personnages simples, cabossés par l'existence. Sa tendresse, son réalisme, son humour désenchanté. Frontalier des lettres, il se tenait dans chacun de ses romans à la lisière, à cet emplacement précis où une existence peut basculer, où l'homme est un voyageur sans bagages. Son souci des autres passait dans son écriture, et il pouvait ainsi affirmer – si loin de la majorité des auteurs contemporains : « Un bon auteur. C'est un auteur qui ne se voit pas. Ce sont les personnages qui comptent. » L'auteur de *Comment va la douleur ?* évoque sa seconde naissance grâce à la littérature dans « Pascal Garnier par lui-même », mis en ligne par son éditeur, Zulma : « J'ai 35 ans. Ne s'évadent que ceux qui sont incarcérés, et d'une certaine manière c'est mon cas. Je n'ai plus le choix, ma seule issue c'est le format 21 x 27 d'une page blanche. » Ce texte d'un écrivain que l'on a comparé non sans raison à Bove, à Hardellet, à Simenon, à Calet, était une sorte de contre-épreuve qui mettait en évidence le bienfait incommensurable de la littérature comme intelligence suprême du monde, de notre époque, de la psychologie, en relation directe avec tout ce qui donne son poids à la vie. 

j.macescaron@yahoo.fr

(1) *Dans le dehors du monde. Exils d'écrivains et d'artistes au XX^e siècle*, Jean-Pierre Morel, Wolfgang Asholt et Georges-Arthur Goldschmidt (dir.), éd. Presses Sorbonne nouvelle, 364 p., 25 €.

À PARAÎTRE

Les Insulaires et autres romans (noirs), PASCAL GARNIER, éd. Zulma, 500 p., 22,50 €. En vente le 6 mai.

La réédition, en un volume, de trois romans noirs trop peu lus à leur sortie (*La Place du mort*, *Les Insulaires* et *Trop près du bord*).

Le site littéraire de

Published on Bibliobs (<http://bibliobs.nouvelobs.com>)

[Home](#) > [Romans](#) > Contenu

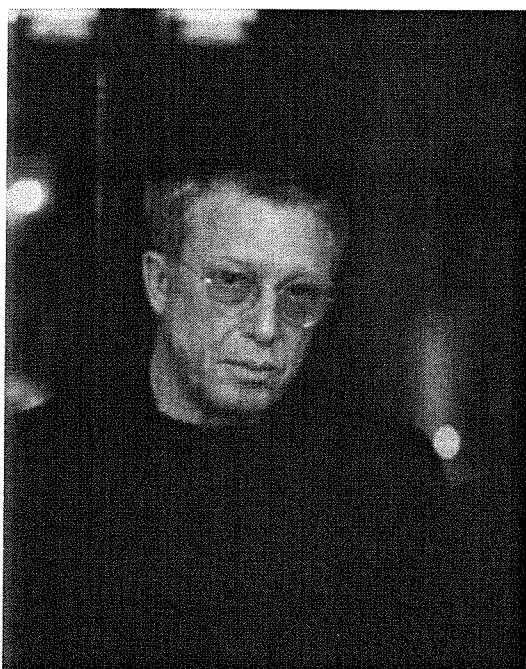
Homage à Pascal Garnier

By Christophe Dupuis

Created 08/03/2010 - 17:06

[Romans](#) [Actualité](#) [Christophe Dupuis](#) [Disparition](#) [hommage](#) [Pascal Garnier](#)

Ma première rencontre avec Pascal Garnier ^[1] s'est faite en 1996, avec « **la Solution esquimau** », au Fleuve Noir, dans la collection « Les Noirs » fondée et dirigée de main de maître par Natalie Beunat.



(c)Zulma

Né en 1949 à Paris, Pascal Garnier est mort ce 5 mars dans sa maison, en Ardèche. On lui devait notamment «Personne n'est à l'abri du succès», «Comment va la douleur?» et «la Théorie du panda».

Je ne connaissais pas l'homme (qui avait déjà publié des nouvelles chez POL, de la jeunesse et un premier roman à L'Entreligne) et je suis tombé sous le charme. Charme qui n'a jamais cessé, car la lecture de Pascal Garnier m'a toujours réjoui, si bien qu'en ce temps si triste de nécrologie je serai bien incapable de citer « mon » Pascal Garnier favori : je les aime tous.

Dans le monde du roman noir (même si l'auteur n'aimait pas cette différence littérature noire/blanche : « *cette forme d'apartheid ne me concerne pas* », comme il le confie sur le site de Zulma ^[2]), Pascal avait un sillon particulier : ni flics, ni détectives, ni construction machiavélique, juste des textes courts et « *tendrement cruels* » comme l'avait justement souligné Michel Abescat. Des histoires simples, des dérèglements de parcours, avec toujours de la tendresse pour ses personnages et ce style poétique inimitable, qui était sa marque de fabrique. Il le disait lui-même :

« Certains auteurs sont faits pour le marathon et d'autres pour le sprint. Je fais sans doute partie de la seconde catégorie. Les bouquins ne se vendent pas encore au poids » ()*.

Il y a quelques temps, Pascal m'avait confié en avoir assez de construire des histoires. J'avais rigolé, lui qui était déjà elliptique dans ces histoires, qu'allait-il en rester ? C'était oublier le talent de l'auteur, capable de magnifier les situations les plus insignifiantes et de faire passer autant de sentiments entre deux personnages en peu de mots... Avec régularité, il livrait son roman annuel, que les fans attendaient avec impatience ; le dernier date du début de l'année ^[3], une belle histoire entre un père et sa fille. En mai, Zulma réédite ses premiers romans, que le système éditorial actuel avait négligés (une honte). La boucle sera bouclée mais cela ne nous rendra pas l'homme aux multiples talents (et oui, car lorsqu'il n'écrivait pas, il peignait aussi, chantait le blues et bien d'autres choses encore).



^[4] C.D.

Librairie Entre-deux-noirs ^[5]
25 cours des Carmes
33210 Langon

(*) Interview réalisée par Christophe Dupuis, en 2001 ^[6].



^[7]

➡ Marcus Malte se souvient de Pascal Garnier ^[8]

➡ ➡ Vidéo : Que (re)lisez-vous, Pascal Garnier ? ^[7]

➡ ➡ Pascal Garnier est « une pointure » ^[3] : la critique de son dernier livre par Christophe Dupuis

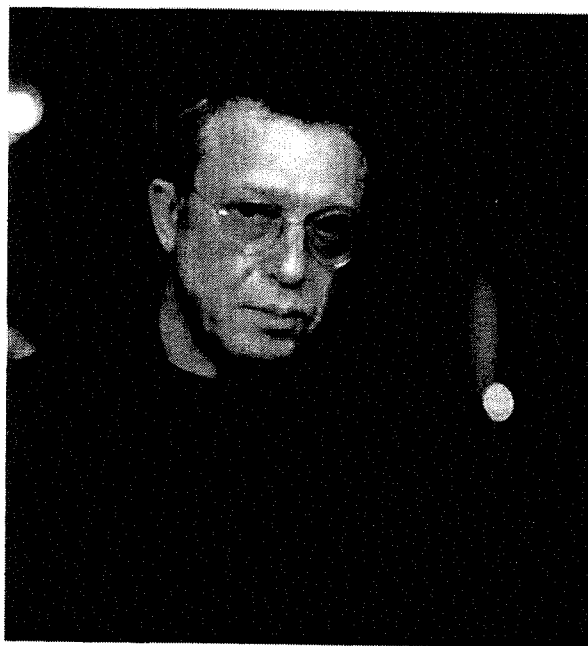
"I WOULD PREFER NOT TO"

(BARTLEBY, HERMAN MELVILLE)

Pascal Garnier est décédé le 5 mars 2010... Il m'avait écrit :

« Cher monsieur,

Il me semble avoir toujours vécu en état de manque, d'argent, d'amour, de reconnaissance, jusqu'à ce que je me rende compte, tardivement, que la peur du manque c'est déjà le manque. A présent que je suis parvenu, tant bien que mal, à pallier tous ces petits riens, à les accumuler tels les cailloux du facteur Cheval, pour en faire un semblant de palais idéal, c'est le temps qui me fait défaut. Cependant j'arrive à en grappiller de-ci, de-là... »



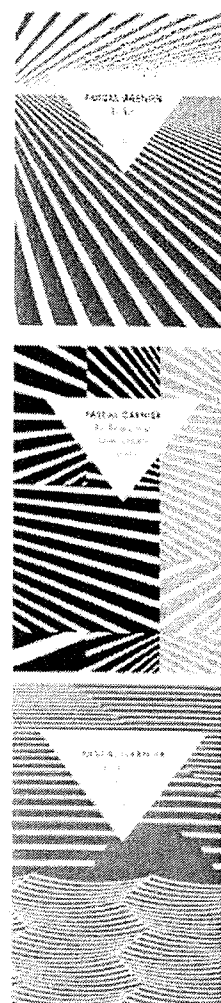
Et je m'arrête là, Pascal Garnier me remerciait gentiment pour un de mes papiers dans *Crossroads*. J'aimais le lire, j'aurais aimé le connaître, lui parler, je connaissais l'écrivain, je ne connaissais pas le peintre... Je ne connaissais pas l'homme et ne savais pas que le temps fuyait si vite, devant lui... Il nous reste ses livres : *L'A26*, *La captive dans un œil mort* (avec cette dédicace qu'il m'avait envoyée : *La vieillesse difficile d'en sortir vivant !*), et son dernier : *Le Grand Loin*... Il écrivait sans sensiblerie (mais avec une telle sensibilité !) des histoires, si simples en apparence, où affleurent la douleur et toujours les regrets... tranchants, qui affleurent au fil des récits. Elles illustraient le renoncement, l'illusion de rattraper le temps perdu, la solitude, les zones de dépression... Comme autant de mises en garde. Pascal Garnier écrivait, sans emphase ou vaine psychologie. Avec son style poétique, si direct, il s'adressait à notre intelligence. Il nous prenait pour des adultes... qui connaissent eux aussi la chanson. Je l'ai comparé à d'autres grands écrivains qui avaient, comme lui, ce talent de magnifier ces mêmes petites histoires, vécues par tous comme autant de tragédies intimes. Il avait ce talent indéfinissable, ce style, cette petite musique si particulière... Inimitable qui n'appartenait qu'à lui ! À la fois singulière et universelle.

Pascal Garnier par lui-même :

« D'après mes papiers, je suis né le 4 juillet 1949, à Paris, 14ème. Je ne m'en souviens plus, mais admettons. Ensuite... Enfance normale, dans une famille normale de Français moyens comme on dit, mais pour ma part, de plus en plus moyen à mesure que je m'aperçois qu'on m'a vendu le monde sans mode d'emploi et qu'on a abusé de mon innocence par le biais d'une publicité mensongère. Vers quinze ans, l'Éducation nationale et moi décidons de rompre d'un commun accord. Je n'en peux plus, j'étouffe, la vraie vie est ailleurs. Je vais donc voir si j'y suis. À cette époque, les routes sont encore praticables, l'Afrique du Nord, le Moyen-Orient, et toujours plus loin à l'Est.

Comme ça, tête en l'air, pendant une dizaine d'années jusqu'à ce que je m'aperçoive qu'au fond, c'est tout petit le grand monde et qu'en plus, vu sa rotondité, on en revient toujours à la case départ. Arrive alors la femme et avec elle l'enfant. Autour de moi, mes fidèles compagnons de route rentrent à la niche les uns après les autres, enterrant leurs rêves et leurs illusions comme des os à ronger, pour plus tard, quand ils seront vieux, quand ils n'auront plus de dents. Par défi devant une telle débâcle, je me lance dans le rock'n'roll et pour dire vrai, je me réçois très mal. Je ne suis pas plus doué pour être pop star que père de famille. Toutefois, en écrivant mes pauvres chansonnettes, j'ai pris goût aux mots. Au fond de moi je nourris le fol espoir d'écrire plus long, un livre par exemple. Mais la pauvreté de mon vocabulaire et ma méconnaissance de l'orthographe et de la conjugaison se dressent devant moi comme d'infranchissables barrières. Alors je divorce, je me remarie, je fais un peu de déco pour des magazines féminins, je bricole par-ci par-là, je m'égare parfois dans des combines plus ou moins avouables, bref, je tue le temps, je me solubilise. Et je retrouve la qualité d'ennui de mon enfance d'une douceur opiacée. J'ai trente-cinq ans.

Ne s'évadent que ceux qui sont incarcérés, et d'une certaine manière c'est mon cas. Je n'ai plus le choix, ma seule issue c'est le format 21 x 27 d'une page blanche. J'y creuse laborieusement mon trou sur un coin de table de cuisine. Je meuble mon vide. Une nouvelle, puis deux, puis trois, puis... Un jour un éditeur au bout du fil, et pas des moindres, POL. Un recueil de douze nouvelles sort sous le titre de « L'année sabbatique ». Une bonne soixantaine de livres suivront chez différents éditeurs, pour la jeunesse, pour les adultes, en noire, en blanche (cette forme d'apartheid ne me concerne pas). Voilà, tout cela est un peu brouillon, je le reconnais. J'écris parce que, comme disait Pessoa, « La littérature est bien la preuve que la vie ne suffit pas ».



Le Grand Loin de Pascal Garnier (éditions Zulma, 2010)

Si l'humour est, selon la phrase devenue formule, « la politesse du désespoir », alors l'auteur Pascal Garnier était, sans aucun doute, un grand seigneur. Une telle étiquette l'aurait amusé, cet homme que l'on imagine si proche de ses personnages : désespérés ordinaires de nos sociétés anonymes, marginaux discrets — sans cette aura de révolte scandaleuse qui façonne la légende rock'n roll. C'est pourtant par les textes de chansons rock que l'auteur de Flux (Grand prix de l'humour noir en 2006) s'est d'abord essayé à l'écriture. Sans grand succès, selon lui. Mais à en croire la brève notice autobiographique qu'il rédigea pour Zulma, son dernier et principal éditeur, il n'était pas doué pour grand-chose. Pas plus « pour être pop star que père de famille », épris d'écriture en dépit de lacunes en grammaire et en orthographe, collectionneur de petits boulots, globe-trotter revenu de ses voyages avec l'amer constat que l'Ailleurs est très proche de l'ici... Pascal Garnier décrit son parcours avec la distance ironique d'un homme libéré de toute illusion. Parcours qui, à peu de chose près, pourrait être celui de Marc Lecas, principal protagoniste de son dernier roman, Le grand Loin, publié deux mois avant la mort de son auteur.

Père résigné d'une fille de trente-six ans placée en hôpital psychiatrique, Marc mène avec Chloé, sa seconde femme, collectionneuse — entre autres — de tables de chevet avec « porte ventrale destinée à cacher un pot de chambre », une vie qu'on pourrait qualifier de terne. Une de ces vies passe-partout qu'on mène par habitude, « sans protester, avec la pugnacité d'un bœuf traçant son sillon » — jusqu'à ce qu'un détail, trois fois rien, ne change à tout jamais le cours des événements.

« Moi aussi, je connais Agen ! » lance ainsi Marc en ouverture du roman, lors d'un dîner où, du reste, personne ne l'écoute vraiment. Ce simple cri, rupture dans le flux des conversations insipides, et le bref moment de gêne qui s'ensuit, suffisent à créer chez lui un sentiment de décalage qui ne va aller qu'en s'accroissant. Dès lors, le regard qu'il portait sur son décor quotidien prend une acuité dérangeante. « Meubles, bibelots, tableaux, même s'il les reconnaissait, lui faisaient l'effet de copies (...) ».

Sa présence elle-même semble menacée de réification par l'habitude et c'est d'abord en quête de sensations physiques pures qu'il commence à fuguer. De brèves escapades sur un pont autoroutier, au-dessus du défilé halluciné des voitures filant vers le Grand Loin. Puis, de fil en aiguille, l'achat dans une animalerie d'un chat (amorphe), « compagnon idéal pour une traversée du néant » — jusqu'à la visite à l'H.P. où il obtient pour sa fille Anne une permission du week-end.

Le week-end, on s'en doute, prend vite des allures de fugue et, bientôt, de cavale. Car Anne est l'opposé du sympathique et consensuel cliché de la handicapée au grand cœur. Toute de pragmatisme et de franchise brutale, rôdée à l'obstination par des années d'internement, la jeune femme ne donne pas dans les états d'âme et les tourments psychologiques. Elle sait que la meilleure façon d'obtenir ce qu'on désire (un homme, par exemple), c'est de le prendre. Et que la plus sûre façon de s'en débarrasser, après usage, est de le tuer. Si la mort de personnages secondaires masculins (par ailleurs fort sympathiques) ponctue ce roman aux allures de road movie, nous ne sommes pas pour autant dans le registre du polar (les crimes sont ellipsés, la traque policière insignifiante) mais plutôt dans le registre d'un récit métaphysique, souvent imprégné d'une poésie sombre. Car ce Grand Loin, que Marc serait bien en peine de définir, vers lequel il entraîne d'abord sa fille — avant de se laisser entraîner par elle — n'est au final qu'une fuite éperdue d'un mirage à l'autre.

Du Touquet jusqu'à Agen, où le périple atteint un point culminant dans la jouissance du dérisoire, la fugue des deux personnages s'avère en effet un incessant défilé de paysages fantômes : plages désertes, périphériques, terrains vagues où le bruit permanent des machines-outils (seules présences réellement vivantes) reflète l'image d'un monde rongé, creusé de trous béants.

Un monde en chantier, tout comme le devient, peu à peu, le corps de Marc : infecté par une inquiétante statuette togolaise, souvenir d'un défunt ami de sa fille, il perd alternativement l'usage de ses jambes et de l'un de ses doigts (l'index droit, pourtant bien utile). Avant que cette partie de lui-même n'échoue dans un buisson, suite à une amputation rudimentaire, le personnage a tout de même le temps de souffrir. Et de souffrir beaucoup. Mais ces moments où Marc est irradié par la douleur et l'angoisse sont aussi, paradoxalement, ceux où il cesse de se perdre en conjectures pour éprouver à son paroxysme l'intensité d'être vivant. « Après Marc Lecas, rien de rien, zéro (...) Plus personne... L'énormité de cette révélation le propulsa vers des espaces interstellaires dans lesquels il s'apprêtait à s'atomiser quand une fulgurante décharge électrique lui embrasa le doigt. Quand bien même la douleur le ramenait à la vie, ce n'était pas beau à voir. »

Nul doute, à lire ces lignes, que l'auteur a bien connu l'un et l'autre pôle de notre humanité : la volonté, somme toute assez héroïque, de s'accrocher à ses chimères, suivie du brutal retour au réel. Lui qui a rédigé ce livre, son dernier, quand le cancer le rongait, aurait

pu céder à la tentation d'y mettre en avant la douleur de l'âme et du corps dans un registre plus intimiste. Mais on chercherait en vain la moindre trace d'auto apitoiement dans *Le Grand Loin*. Projets avortés, renoncements, errance stérile : les personnages montrés n'ont certes rien de grandiose ; pourtant, il y a de la grandeur dans leur obstination à survivre, à chercher une issue de secours. Tout comme il y a de la grandeur dans l'humour pudique de Pascal Garnier, d'autant plus tendre qu'il se veut implacable.

Car ces créatures pathétiques, nos semblables, qu'il n'a de cesse de dépouiller de leurs illusions — lorsqu'elles se révèlent à nos yeux nues et vulnérables, loin de les écraser d'un sarcasme définitif, il leur tend la main et son rire se teinte de douceur. « On ne faisait pas plus loin que ce loin-là. La terre s'y achevait, le bec dans l'eau. Il imagina une falaise surplombant la mer et lui, assis au bord, barattant le vide de ses pieds nus. Le bout du monde devait ressembler à certains petits coins de Bretagne. C'était un peu décevant, même s'il aimait bien la Bretagne. »

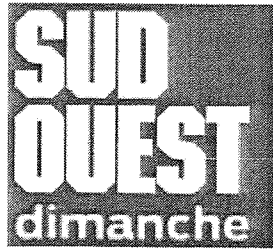
Quel que soit le Grand Loin où il s'est retiré, le 5 mars 2010, nul doute que Pascal Garnier nous y observe, avec l'acuité un peu folle de ceux qui n'oublient jamais combien la vie est un jeu fugace. Et, telle le chat du Cheshire, sa silhouette, lentement, s'efface autour de son sourire.

Christine Barbay

Dimanche 14 mars 2010

Adieu Garnier

Disparition. À 61 ans, Pascal Garnier est mort le 5 mars dans sa maison d'Ardèche. Auteur remarqué pour une série de romans noirs dont *Comment va la douleur ?* (Prix *La Montagne*/Terre de France en 2006) et, tout récemment, *Le grand loin*. En mai prochain, son éditeur, Zulma, rééditera trois romans sous le titre *Les Insulaires et autres romans noirs*. ■



Dimanche 14 mars 2010



Pascal Garnier est mort

Pascal Garnier dont les œuvres complètes sont en cours de publication aux éditions Zulma, est mort le 5 mars, à 60 ans. Il laisse une quinzaine de livres baguenaudant entre récits pour la jeunesse et roman noir. Le 6 mai, sortira « Les Insulaires et autres romans noirs », réédition de trois de ses romans.

Le purgatoire

René Boylesve par Danièle Sallenave*



« installé », ami d'Anatole France et de Paul Valéry. Le choc de sa vie est la lecture de Proust, qui le bouleverse au point de déclarer : « Proust a fait l'œuvre que je rêvais d'écrire, je n'ai plus qu'à détruire la mienne. » Heureusement, il n'en a rien fait et les romans de Boylesve méritent d'être tirés de l'oubli. Leurs titres sont toujours très beaux : *Leçon d'amour dans un parc*, publié en 1902, ou encore *L'enfant à la balustrade*, de 1903, un récit extrêmement achevé que j'aime particulièrement [réédité au Rocher en 2003]. L'histoire se situe vers 1880, probablement à Loches. Elle est vue à travers le regard d'un jeune garçon d'une douzaine d'années dont le père, veuf, se remarie avec une très jolie femme créole, qui s'habille avec élégance et porte des couleurs vives. De quoi jeter le trouble dans cette petite ville corsetée par la religion... C'est l'occasion pour Boylesve d'évoquer, avec une espèce d'ironie mêlée de fascination, l'atmosphère étouffante de la province, ses rivalités, ses mentalités étroites, l'antagonisme entre les bourgeois conservateurs et les républicains anticléricaux. La nature, les émois d'un enfant, les rapports de classes : Boylesve décrit tout cela avec beaucoup d'acuité et de finesse. C'est un Balzac qui aurait lu Proust... »

Propos recueillis par Delphine Peras

* Dernier livre paru : *Nous, on n'aime pas lire*, Gallimard, 2009.

« J'ai découvert l'œuvre de René Boylesve très jeune, chez mes parents, dans la fameuse collection Pourpre. Mort en 1926, de son vrai nom Tardiveau, il est né en 1867 à La Haye-Descartes, petite ville de Touraine à laquelle son œuvre est très liée. Son histoire familiale est assez dramatique puisqu'il perd sa mère très jeune et que son père, notaire, se suicide après une faillite retentissante quand René avait 15 ou 16 ans. Boylesve suit des études classiques et se met à écrire. Elu à l'Académie française en 1918, il est devenu un auteur



ADIEU À

Robert de Goulaine, écrivain, 76 ans. Ami de Julien Gracq, il publie son premier roman, *Le dernier ange*, la soixantaine passée. (6 février)

Michèle Perrein, journaliste, romancière et essayiste, 81 ans. Née en Gironde, elle se fait connaître avec son premier roman, *La sensitive*, prix des Quatre Juries 1957. Couronnée en 1984 par le prix Interallié pour *Les cotonniers de Bassalane* (Grasset), elle a été mariée à l'écrivain Jacques Laurent. (12 février)

Dick Francis, écrivain britannique, 89 ans. Natif du pays de Galles, Richard Stanley Francis, de son vrai nom, remporte plus de 340 courses en tant que jockey. Devenu chroniqueur hippique pour le *London Sunday Express*, il publie une quarantaine de polars, dont la plupart gravitent autour du monde équestre. *Crossfire*, son dernier livre, sortira à l'automne. (14 février)

André de Baecque, dramaturge, scénariste et romancier, 82 ans. Né à Neuilly-sur-Seine et cofondateur de la revue *Témoins*, il a écrit une douzaine de pièces, dont *Soleil blanc*. (18 février)

Dominique Ségla, directeur de la collection Traces écrites au Seuil, 57 ans. Spécialiste de la philosophie politique allemande, il participe à la publication de cours, de conférences et de séminaires des grands penseurs du XX^e siècle : Roland Barthes, Louis Althusser, Maurice Merleau-Ponty, Hannah Arendt... (23 février)

Jacques Marseille, historien et économiste, 64 ans. Né à Abbeville, il enseigne à la Sorbonne (chaire d'histoire économique et sociale). Connu du grand public pour ses essais (*Lettre ouverte aux Français qui s'usent en travaillant et qui pourraient s'enrichir en dormant* ou, plus récemment, *Pouvez-vous devenir ou rester fran-*

çais ?), il a collaboré à diverses publications, dont *L'Expansion*, *Enjeux Les Echos* et *Le Point*. (4 mars)

Pascal Garnier (photo), romancier, 61 ans. Né à Paris, il va de petit boulot en petit boulot avant d'entamer une carrière éclair dans le rock'n'roll. A 35 ans, il se lance dans l'écriture, publie des romans policiers et des livres destinés à la jeunesse. Son dernier roman, *Le grand loin* (Zulma) est paru à la mi-février. (5 mars)

René Rougerie, éditeur, 84 ans. Fondateur de la maison Rougerie installée en Haute-Vienne et spécialisée dans la poésie, il édite Boris Vian, Max Jacob, René Guy Cadou ou Xavier Grall. (11 mars)

Miguel Delibes, écrivain espagnol, 89 ans. Il reçoit le prix Nadal pour son premier roman, *La sombra del ciprés es alargada*, le prix national des lettres espagnoles en 1991, et, deux ans plus tard, le prix Cervantès. Son œuvre a été traduite dans une trentaine de langues et en partie adaptée au cinéma (*Les saints innocents* de Mario Camus). (12 mars)

